IV. — R. P. Guillaume Murphy, 1865-1915 (1304)[1].

William-Joseph MURPHY est né, à Lac LaHache, dans la Colombie Anglaise, en 1865.

Il fit ses études élémentaires et classiques, au Collège de Saint-Louis, à New-Westminster, sous la direction des Révérends Pères Oblats de MARIE Immaculée.

Ses études classiques achevées, il entra au Noviciat des Oblats ; et, après ses premiers vœux, il fut envoyé au Scolasticat d'Ottawa, pour ses études philosophiques. On lui permit, en même temps, de suivre les cours des sciences physiques et mathématiques de l'Université, où des hommes éminents occupaient les différentes chaires.

Deux ans après, le Frère MURPHY était appelé à l'enseignement de l'algèbre et de la géométrie. On le ménageait encore, pour lui permettre de suivre les cours de théologie au grand Séminaire, qui recevait alors l'hospitalité dans les bâtiments de l'Université.

En 1892, le Frère MURPHY est ordonné prêtre ; et, à partir de cette époque, il est membre attitré du corps enseignant de l'Université. Il y donne tout son temps à l'enseignement de la physique et des hautes mathématiques, dans les deux cours de philosophie.

Vers l'année 1894, il devient préfet des études au cours classique ; et, quelques années plus tard, on le nomme aussi secrétaire de l'Université. Dans cette double charge, il donne la mesure de sa capacité intellectuelle et il se prépare, sans s'en douter, à prendre, un jour, la direction complète des affaires de cette importante institution.

* * *

C'est en 1905 — peu après le désastreux incendie qui détruisit, en quelques heures, le spacieux édifice de

(1) Cette *Notice* nous a été envoyée par le R. P. Uldéric ROBERT, Recteur de l'Université catholique d'Ottawa.

l'Université — que le Conseil Général de la Congrégation des Oblats de Marie, avec l'assentiment du Saint-Siège, nomma le Père Murphy Recteur de l'Université.

Dès les premiers jours, le nouveau Recteur était à la hauteur de sa tâche. Initié, graduellement, à la marche de la discipline, au fonctionnement des classes, à l'organisation des différentes facultés, comme surveillant et puis comme professeur, c'est pour lui un jeu de tout coordonner et tout faire marcher à l'unisson dans ce grand corps qu'est l'Université d'Ottawa.

Dès son entrée en charge, le Père Murphy prit pour principe de maintenir les traditions qui avaient, jusque-là, prévalu dans la maison ; et il donna une poussée vigoureuse pour accélérer le mouvement imprimé par les Fondateurs et premiers Recteurs de l'établissement. Le Père Murphy avait reçu de la nature un jugement solide et éclairé ; il ne se prêtait pas facilement aux nouveautés dans l'enseignement des sciences, aux changements de programmes dans les études ni à l'adoption de nouveaux livres-manuels pour les élèves. Cependant, il avait l'esprit ouvert et s'est toujours montré très conciliant, quand une suggestion pratique et possible lui venait de ses collègues.

D'autre part, il se rendait compte que ses subordonnés — en contact permanent avec les élèves, les parents des élèves et les contingences de la vie quotidienne — avaient besoin de son appui pour faire face aux difficultés de chaque instant, et il ne leur ménageait pas le secours de son autorité.

Le P. Murphy convoquait, présidait et dirigeait toutes les réunions des Facultés et du Sénat universitaire ; et il y intervenait à temps, par une remarque prudente et calme, quand les discussions risquaient d'aller trop loin.

La lecture mensuelle des notes de conduite et de succès dans les classes se faisait, publiquement, devant tous les professeurs et les élèves assemblés. Le Père Murphy n'a jamais manqué de présider cet exercice, peu alléchant pour les professeurs et quelque peu redouté

des élèves paresseux. En quelques mots bien pesés, le Recteur faisait des remarques et donnait des avis que les élèves écoutaient et recueillaient avec une religieuse attention.

Sous le rectorat du R. P. Murphy, le nombre des élèves de l'Université augmenta sensiblement et atteignit un chiffre qui ne fut dépassé que depuis ces quelques dernières années.

Ceux qui ont connu le P. Murphy, qui l'ont vu à l'œuvre, savent qu'il était doué d'un bon sens extraordinaire, qu'il aimait l'ordre et voulait faire régner l'ordre partout où la chose était pratiquement possible. Les discours qu'il a prononcés, les pages qu'il a écrites, sont des modèles de clarté, de concision et de précision.

Dans ses rapports avec ses confrères et avec les élèves de l'Université, le P. Murphy était froid, réservé et même visiblement gêné ; on eût dit qu'il manquait de sympathie pour ses semblables. Mais cette attitude, gênée et gênante, était l'effet d'une grande timidité de sa part, et elle disparaissait au bout de quelques instants de conversation amicale.

Comme conclusion à cette partie de la vie du Père Murphy, on peut dire que l'Université a fait des progrès notables pendant les six années qu'il a présidé à ses destinées. Mais ces progrès eussent été plus prononcés, si le Recteur n'avait pas dû partager son activité entre l'Université et la Paroisse Saint-Joseph dont il était resté le Pasteur.

* * *

On peut dire du Père Murphy qu'il fut un curé modèle : oui, un modèle de régularité, un modèle de charité et un modèle de condescendance.

Il exigeait que les prêtres. qui étaient désignés pour remplir quelque fonction dans l'Église Saint-Joseph, fussent à leur poste au moment précis ; et lui-même était le premier à donner l'exemple de la plus stricte ponctualité.

Il s'était fait un devoir rigoureux de toujours assister

à tous les offices de la paroisse, les dimanches et les fêtes — et même les jours de semaine, quand un service de paroisse réunissait les fidèles.

Les paroissiens, en entrant dans l'église, attachaient leurs regards, avec un légitime orgueil, sur le bon et vénéré pasteur qui occupait fidèlement sa stalle au chœur, entouré d'une quarantaine de petits garçons aux figures ouvertes et recueillies.

Les annonces que le Père MURPHY faisait au prône, le dimanche, étaient toujours soigneusement et intégralement écrites dans un livre *ad hoc* et conservé d'année en année. Et les sermons, tous les sermons qu'il a donnés dans l'Église Saint-Joseph et ailleurs, étaient rédigés en un langage simple, clair et toujours élégant et appris, par cœur, d'un bout à l'autre. Il faut dire qu'avec sa prodigieuse mémoire le Père n'avait pas la moindre difficulté à répéter ce qu'il avait une fois écrit sur papier.

Dans le temps où ses Supérieurs religieux, de concert avec l'Ordinaire du lieu, nommèrent le Père MURPHY Curé de la Paroisse Saint-Joseph d'Ottawa, ladite paroisse passait par une crise à l'état aigu ; et l'on aurait pu craindre qu'un malaise ne se produisît entre le nouveau pasteur et ses ouailles. Mais le Père MURPHY eut bien vite dissipé tous les nuages, fait taire tous les préjugés et gagné la confiance, l'estime et le respect de toute la paroisse.

Dans ses relations avec son peuple, le Père ne faisait pas de distinction entre le riche et le pauvre, ou, s'il faisait une distinction, c'était pour tendre la main au riche, et ce qu'il recevait passait dans la main du pauvre.

L'Œuvre paroissiale la plus chère à son cœur était la Société de Saint-Vincent de Paul. Il travaillait toujours, de concert avec les officiers de cette conférence, pour leur procurer des ressources ; il présidait, régulièrement, leurs réunions et leur prêchait une retraite de trois jours, dans les commencements du mois de décembre.

On n'a jamais entendu dire que le Père MURPHY ait refusé de secourir quelqu'un qui implorait sa charité.

Il visitait, très régulièrement, les malades de la paroisse et leur prodiguait toute l'attention qu'un père dévoué peut donner à des enfants bien-aimés.

La Paroisse Saint-Joseph a pris une extension considérable, pendant les quinze années du pastorat du Père MURPHY. Les fidèles aimaient à aller assister aux offices dans cette église où la régularité, le recueillement et la piété étaient un sujet d'édification pour tout le monde. Aux temps de Noël et de Pâques, les paroissiens exprimaient, d'une manière tangible, l'attachement qu'ils professaient tous pour leur vénéré pasteur. Je dis *tous*, parce que les deux ou trois esprits exaltés qui ont jugé à propos, dans une de ces circonstances, d'envoyer au pasteur une offrande peu courtoise, sont vite revenus de leur égarement.

L'Église Saint-Joseph, trop grande pour la population de la paroisse, quand elle fut construite en 1894, n'avait plus de banc disponible, en 1915, quand le Père MURPHY mourut. Cependant, la section française de l'ancienne Paroisse Saint-Joseph avait, alors, son église propre.

Le Père MURPHY connaissait tout le monde dans sa paroisse, — hommes, femmes et enfants, — et il pouvait dire, comme le Bon Pasteur : « Je connais mes brebis, et mes brebis me connaissent. »

Il s'intéressait beaucoup aux enfants des écoles. Et, une année, — alors que la rougeole, la diphtérie et des maladies diverses avaient occasionné la fermeture des écoles de la paroisse, — le Père MURPHY inaugura, dans l'Église Saint-Joseph, la bénédiction des gorges, le jour de la fête de Saint Blaise, et l'épidémie fut enrayée.

Le Père MURPHY a aussi manifesté une prédilection tendre pour les petits garçons de la Société de Saint-Louis de Gonzague. Le mardi soir de chaque semaine était le jour de la réunion ; et l'on voyait ces chers enfants, aux alentours de l'église, longtemps avant le moment fixé pour la réunion, parce qu'ils avaient hâte d'entendre les paroles sympathiques de leur bon Père Curé.

En sa qualité de délégué de l'Université d'Ottawa, le

Père MURPHY siégeait au Conseil consultatif d'Éducation de la Province d'Ontario et s'y faisait remarquer par la solidité de son jugement et la lucidité de ses remarques.

Il a aussi pris part au Concile plénier de Québec et fut choisi comme secrétaire d'une des commissions de cette grande et mémorable assemblée...

Au mois de janvier 1915, une affection cardiaque, dont le Père MURPHY souffrait depuis quelque temps, prit une tournure aiguë. Le repos absolu devint impératif.

Mais, malgré tous les soins que la science des médecins et le dévouement des Sœurs de l'Hôpital purent lui prodiguer, le pauvre malade s'affaiblit rapidement ; et il mourut, le 4 février 1915, après trois ou quatre semaines de grandes souffrances, à l'âge de quarante-sept ans.

R. I. P.

V. — R. P. Eugène Chirouse, 1854-1926 (884) [1].

La Province Saint-Pierre de New-Westminster vient de perdre l'un de ses Missionnaires les plus méritants, qui laisse après lui une trace bien glorieuse, un souvenir tout d'édification et de zèle apostolique. Pendant quarante-sept ans, le Père Eugène CHIROUSE a été, sans cesse, appliqué au ministère des Missions indiennes. Il y a constamment obtenu — outre le succès d'une solide prédication, en chinook et autres langues — celui qu'exclusivement ambitionne le véritable Oblat de MARIE : la conversion des pécheurs et la persévérance des âmes qui lui sont confiées. Il a payé de sa vie l'idéal que poursuivait son zèle. Comme un vaillant soldat, il a succombé

(1) Cette *Notice* a été composée par le R. P. François LARDON (1877-1896 / 98-1901), originaire du Diocèse du Puy et résidant, actuellement, à la Maison Saint-Charles de New-Westminster.